

Pour s'approvisionner, les voies de communication n'existant pas, les colons se rendaient, par des sentiers perdus sous bois, à travers mille difficultés, jusqu'à Saint-Évariste, village de fondation récente qui possédait un petit magasin, à Saint-Isidore de Lauzon, à Sainte-Marie, à Saint-François, parfois même jusqu'à Lévis.

Il fallait porter à dos les outils pour le travail, l'étoffe pour les habits, les provisions pour le ménage. C'était un long et souvent périlleux voyage qu'on n'entreprenait pas à la légère ; parfois la rigueur de l'hiver ou la fonte des neiges, ou les pluies trop abondantes le rendaient impossible.

Alors la jeune « colonie » devait, pendant deux à trois mois — cela s'est vu — se mettre au régime des patates salées. Avec ce fonds inépuisable de bonne humeur, qui est l'une des caractéristiques de la race, le colon en prenait bravement son parti, les petits n'y perdaient pas leur belle mine et la « colonne » n'en était pas moins avenante : à peine donnait-elle un soupir de regret à la savoureuse galette de sarrazin, manne rêvée par ces femmes fortes, en des jours mémorables.

La note comique venait fréquemment égayer la vie austère de ces premiers temps. Nos anciens se rappellent encore maintes joyeuses aventures qu'ils vous content avec une verve intarissable.

Une respectable veuve de quelque quatre-vingt-cinq ans, Mme Jobin, rentière au village, de par la grâce de Monsieur le Curé, se plaît à raconter les histoires amusantes dont elle fut l'héroïne. Naturellement, au temps de sa belle jeunesse, il n'y avait pas de médecin à Shenley ; la vie cependant y suivait normalement son cours tout aussi bien que dans les grosses cités. Alors, la brave femme s'improvisa matronne, sans licence, mais avec une compétence qui eût, dit-on, fait pâlir la Faculté. Que de promenades accidentées elle fit ainsi à travers bois. Une nuit d'hiver, enroulée